



LES JEUNES ET LE SENS

**Journée de formation pastorale
annuelle en Hainaut**

**Jeudi 16 novembre 2017
Ecoles des Ursulines/Mons**

Intervention de Myriam Tonus

TRACES ECRITES DE LA CONFERENCE

Les jeunes. Le sens...

Voilà des englobants bien commodes. Deux articles englobants qui donnent à entendre qu'il existerait bel et bien un ensemble humain homogène, rassemblant tous les individus d'une classe d'âge donnée. Qu'il existerait également un "sens", tellement évident qu'il n'est même pas besoin de le définir. Un peu comme on dit *les mammifères* (pour les distinguer des ovipares) ou *la pomme*, qu'il n'est pas nécessaire de caractériser parce que tout le monde connaît ce fruit.

Les jeunes n'existent pas. Pas plus que les femmes, les homosexuel-les... ou les chrétien-es. Il n'y a que **des** jeunes (et des femmes, des homosexuel-les...), chacune et chacun dans leur singularité. Parce que l'humanité est ainsi faite : aussi incroyable, aussi impensable que cela puisse paraître, nous sommes plus de 7 milliards d'êtres humains absolument uniques, par notre génétique et par notre histoire. Dire : **les** jeunes, comme s'ils et elles étaient interchangeables, c'est donc parler d'elles et eux comme s'ils étaient regardé-es du haut de la planète Mars... Première difficulté.

La seconde est peut-être plus grave encore. Dire : **le** sens, c'est poser qu'une chose indéfinie existerait quelque part, que l'on peut appréhender, connaître, saisir. Une chose indéfinie, en effet. Qu'est-ce que le sens ? Une proposition philosophique ou religieuse ? Une idéologie politique ? Le sens commun – ce qu'on appelle le "bon sens" ? Il va falloir nous entendre là-dessus aussi.

Parlons donc du sens ; nous en viendrons ensuite aux jeunes, qui nous intéressent tout spécialement ici.

Pas de sens tout fait

Le sens, c'est l'inverse du chaos.

C'est une **direction** que l'on suit lorsqu'on souhaite aller quelque part. Notre but, ce n'est pas de trouver le sens pour lui-même, c'est d'aller quelque part – et pour y parvenir, il nous fait suivre (ou tracer, parfois) un chemin, sans trop de détours ni d'obstacles. Lorsqu'en voiture, nous nous trouvons devant une rue au "sens interdit", il nous faut parfois faire demi-tour, changer de route, envisager un autre itinéraire. Parce que ce que nous voulons, c'est bien arriver quelque part. Parler du "sens de la vie" relève de la même image : je ne crois pas qu'il existe quelque part, au ciel ou sur la terre, **un** sens que je devrais, toute ma vie durant, chercher à atteindre. La réalité d'une vie suffit à décourager ce genre d'entreprise : nous vivons, nous assistons à tellement d'événements qui, manifestement, n'ont pas de sens...

Pour moi, ce qu'on appelle la "recherche de sens" est toute entière contenue dans ces vers du poète Antonio MACHADO : "*Marcheur, le chemin ce sont les traces de tes pas ; c'est tout. Marcheur, il n'y a pas de chemin. Le chemin se fait en marchant.*"¹ Chercher le sens, c'est être en marche. Et si l'on ne veut pas tourner en rond, errer indéfiniment, on se met en marche vers quelque chose. Si l'on n'a pas la moindre idée de ce que l'on veut faire de sa vie, si l'on n'a ni perspective, ni ce qu'on appelle *idéal*, alors la recherche de sens est une coquille vide. J'y reviendrai.

Une société liquide

Les jeunes, donc, ça n'existe pas.

A quels jeunes pensons-nous, en ce moment où nous sommes rassemblés sous le titre "Les jeunes et le sens" ? A nos élèves ? Sans doute... A nos enfants, petits-enfants ? Probablement aussi. Aux jeunes de notre quartier, de notre ville ? A ceux que la télé nous montre, désœuvrés dans leur quartier abandonné ? A ceux qui partent en Syrie ? A ceux qui accompagnent les malades à Lourdes ou vont à Taizé ? A ceux qui sont dans les mouvements de jeunesse ? A quels jeunes pensons-nous ?...

Le scientifique Joël de Rosnay explique que nous surfons aujourd'hui sur la vague d'une "société fluide", "*c'est-à-dire à l'opposé du rigide, du pouvoir pyramidal, de la société géométrique. La société fluide est au contraire une société de l'échange et du partage. Ce sont les réseaux sociaux et la technologie internet qui ont contribué à cette société. Les rapports de forces de la société traditionnelle seraient remplacés par des rapports de flux, des échanges de savoir.*"²

On pourra éventuellement discuter ce concept de "société fluide" (encore que le théologien Arnaud Join-Lambert a écrit dans la revue *Etudes* un article sur l'Eglise liquide³...). Ce qui est

¹ MACHADO, A., *Chants de Castille*, Poésie/Gallimard, 1981

² TAVERNIER, J.-F., <https://jftavernier.com/2013/12/15/de-la-societe-fluide-a-lintelligence-fluide/>

³ JOIN-LAMBERT, A., " Vers une Eglise 'liquide' ", in *Etudes*, février 2015, pp.67-78.

certain, c'est que les grands ensembles homogènes qui existaient encore dans les années 60 se sont fragmentés, émiettés, diversifiés. Ils ont éclaté en myriades de réseaux plus ou moins étendus, plus ou moins structurés, qui se font et se défont dans des alliances toujours provisoires. Pour prendre un exemple massif, il faut aujourd'hui reconnaître que le "communisme", idéologie monolithique s'il en était, recouvre aujourd'hui des réalités aussi différentes que la Corée du Nord, la Chine à l'économie libérale... ou le PTB belge ! Le christianisme n'a pas échappé à ce phénomène, au point que l'on pourrait dire qu'il n'y a désormais, en Occident du moins, que *des* chrétiens qui se rassemblent selon des critères qui ne sont pas nécessairement doctrinaux.

Il y a désormais des catholiques qui célèbrent la messe en latin, d'autres qui forment des "communautés célébrantes" (c'est-à-dire qui célèbrent toute l'eucharistie sans prêtre), d'autres qui demeurent attachés à leur paroisse, d'autres qui migrent d'une paroisse à l'autre en fonction du célébrant, beaucoup d'autres qui ne célèbrent plus du tout mais continuent de se reconnaître croyant-es... Idem chez nos frères et sœurs protestants.

Les jeunes sont notre miroir

Ce qui se passe chez les jeunes n'est pas foncièrement différent de ce que l'on peut observer dans une bonne partie du reste de la population, en tout cas dans la génération de leurs parents. Il peut encore trouver chez nous des jeunes qui se disent croyants, vont à la messe, certain-es aux JMJ, qui aiment le rock chrétien et se retrouvent pour des veillées "Nightfevers"... Ils ne sont cependant pas plus nombreux (et sans doute même le sont-ils moins) que la proportion de nos concitoyen-nes qui se disent encore pratiquant-es. Les autres, beaucoup d'autres, la majorité sans doute de la tranche d'âge que l'on qualifie de "jeune", sont devenus non seulement indifférents à la religion et à la foi, mais sont aussi devenus de véritables illettrés religieux.

Ce n'est ni le moment, ni le lieu de chercher ici des explications à cet état de choses. Encore moins d'intenter des procès – aux cours de religion, aux curés de paroisse (j'ai enseigné la religion pendant plus de 15 ans !) ... Mais je reste marquée par la réponse de cette jeune fille de 20 ans, brillante étudiante, à qui je demandais comment elle pouvait être aussi ignorante de la culture religieuse après 12 ans de cours de religion : *"Pour moi, c'était des cours insignifiants"*. Insignifiants, c'est-à-dire qui ne sont porteurs d'aucune signification, d'aucun matériau assez denses pour éventuellement en faire un repère sûr pour son chemin de vie...

Non, je ne ferai en aucun cas le procès de qui que ce soit (qui suis-je pour en juger ?). Mais peut-être nous, adultes, n'avons-nous pas pris la mesure (y compris pour nous-mêmes !) du basculement, de la mutation que nous étions, que nous sommes encore en train de vivre. Les jeunes ont toujours été un miroir extraordinaire des changements et des tensions qui traversent une société – voyez Mai 68. Parce qu'ils et elles sont plus "poreux", moins marqués par les grandes idéologies et l'Histoire.

J'ai dit en commençant que le sens, c'était la direction que l'on prenait pour atteindre un but, un idéal que l'on s'est fixé ou dont on rêve. Franchement, je vous le demande, pouvons-nous affirmer calmement, avec certitude, sans réserve que dans notre société, la plupart des adultes ont un but pour leur vie, qu'ils s'efforcent d'atteindre en faisant des choix conscients? Personnellement, je suis dans l'incapacité totale de soutenir une telle affirmation.

I, me and myself

Je vais être caricaturale, sans doute – mais la caricature a ceci d'utile qu'elle met en évidence les traits saillants, ceux qui dessinent le contour d'un visage. Quel est l'horizon vers lequel le discours ambiant, technico-financier, nous propose de cheminer ? C'est la **croissance**. Toujours plus de croissance, c'est-à-dire toujours plus d'avoir, toujours plus de biens, toujours plus d'argent. Toujours plus de **moi**, aussi. Protéger ce qui m'appartient, protéger ma culture, mes habitudes, mon confort. *I, me and myself* : je, me, moi. *Mon* développement personnel, *ma* croissance intérieure – et même *mon* environnement...

Il y a 10 ans déjà, le psychanalyste belge Jean-Pierre LEBRUN écrivait un livre au titre coup de poing : *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*.⁴ Il y exposait déjà la mutation du lien social et l'illusion de l'autonomie subjective. Chez les adultes. Chez les parents de ces jeunes que nous interrogeons aujourd'hui.

Quel idéal notre société marchande, fondée sur l'image et le paraître, propose-t-elle aux jeunes ? Tu es ce que tu as et ce que tu parais : tel est le dogme de cette nouvelle religion, dont les centres commerciaux sont les temples, et les "marchés", ces divinités invisibles qui sont contents, paraît-il, quand des pauvres se serrent la ceinture, qui sont inquiets quand un grain de sable empêche les flux financiers de circuler comme ils l'entendent. Cette religion qui impose pénitence à des pays qui ont commis le péché d'endettement et leur attribue des bons et mauvais points, via les très sacerdotales agences de notation.

Quel idéal notre société propose-t-elle aux jeunes ? Cela dépend, en fait du hasard de leur naissance. S'ils sont nés du bon côté de la ligne, ils peuvent espérer décrocher un beau diplôme, un bel emploi (ça, cela reste encore à vérifier...) et assez de moyens pour se payer une belle assurance-santé. S'ils sont nés pauvres, très pauvres (comme un enfant sur quatre en Wallonie !), alors là, c'est... visibilité nulle sur le chemin.

Un *Monde sans esprit* : voilà comment le psychanalyste Roland GORI qualifie cette société à bout de souffle, dans son livre sous-titré : *la fabrique des terrorismes*.⁵ Il rejoint par bien des côtés de constat que faisait notre grand pédopsychiatre Philippe VAN MEERBEECK qui, il y a deux ans⁶, expliquait comment des jeunes partent faire le djihad en Syrie, non par instinct de mort, mais parce qu'ils veulent donner à leur vie un sens qui soit plus grand qu'eux. Si l'on ne

⁴ LEBRUN, J.-P., *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Denoël, 2007

⁵ GORI, R., *Un monde sans esprit : la fabrique des terrorismes*, éd. Les liens qui libèrent, 2017

⁶ VAN MEERBEECK, P., *Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? L'adolescent et la soif d'idéal*, éd. Racines, 2015

propose à un jeune, épris de grand large et sans perspectives concrètes, que de faire un tour dans la mare aux canards, alors il risque bien de suivre le premier prédicateur venu qui lui propose d'embarquer pour Zanzibar...

Un monde sans esprit, c'est un monde qui n'a plus de souffle (en latin, *spiritus* signifie vent, souffle...). Peut-être est-ce là le mal suprême qui menace notre terre. Car il ne suffit pas d'organiser de grandes messes solennelles (les COP 21, 22, 23...) si, une fois la messe finie, les décisions ne suivent pas, ou si peu. Il ne suffit pas de concocter les pactes, fussent-ils d'excellence, si l'on ne prend pas à bras le corps le problème de l'absence de mixité sociale dans notre pays. Il ne suffit pas de refonder les diocèses et d'applaudir à la nouvelle communication d'un pape si l'on ne *respire* pas la bonne nouvelle.

Un chemin pour notre vie

Les jeunes ont faim, ils ont soif, ils ont besoin d'idéal. Les jeunes ont du souffle. Ils vivent aussi beaucoup de souffrances. Et ils se sentent très seuls, au milieu d'adultes (d'*adolescents*, même) désorientés, inquiets, qui ne savent plus très bien où ils vont. Ils ont peur aussi. Car ils savent, plus ou moins confusément, que toutes les menaces qui sont quotidiennement agitées dans les médias, c'est eux qui vont devoir les affronter : réchauffement climatique, migrations, dualisation croissante, crise de l'emploi, transhumanisme... Et qui leur laisse cet héritage ? Ce sont ceux qui les précèdent. Ceux-là même qui croyaient aux grands récits politiques et religieux : le grand soir, l'homme nouveau, le progrès indéfini, les cieux nouveaux et la terre nouvelle. Pourquoi voulez-vous que les jeunes y croient, à ces grands récits qui ont été littéralement balayés par le tsunami consumériste ?

Dans le fond, la question que nous posent les jeunes à travers celle que nous leur posons, la seule question que nous pose la Bible, c'est : y a-t-il un chemin pour notre vie ? Y a-t-il un chemin par lequel nous pouvons découvrir notre part irréductible, cet "humain nouveau", comme l'appelle St Paul, qui est plus grand que ce que nous pensons de nous-mêmes ; qui est toujours plus grand que ce que les autres disent de nous ?

Grandir en humanité. Déblayer en nous et autour de nous tout ce qui obstrue la source vive qui murmure en chaque être humain. "*Qu'est-ce qui reste quand il ne reste rien ?*, interroge le théologien Maurice BELLET. *Ceci : que nous soyons humains envers les humains, qu'entre nous demeure l'entre nous qui nous fait humains.*"⁷

Tout est là. Tout l'Evangile. Toute la foi au Dieu de Jésus Christ. La foi en Dieu, c'est dans la foi en l'humain qu'elle se vérifie, qu'elle se fait vraie : "*Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu », et qu'il hâisse son frère, c'est un menteur. En effet, s'il n'aime pas son frère qu'il voit, il ne peut pas aimer Dieu qu'il ne voit pas.*" (1Jn 4,20). Vertigineux ! La foi en Dieu, elle ne se transmet pas, comme on transmet un bijou ou un tableau. Parce que la foi, c'est une **confiance**.

⁷ BELLET, M., *Incipit ou le commencement*, Desclée de Brouwer, 1992, p.8

Confiance en une Parole *agissante*, qui ne revient pas auprès du Seigneur sans avoir fait ce qu'il désirait. Confiance en un Souffle puissant, qui nous transforme, nous "convertit" – c'est-à-dire provoque en nous un bouleversement, le cœur de pierre remplacé par un cœur de chair.

Une question de foi

Les jeunes ont besoin de chaleur ; ils ont besoin de feu, ils ont besoin que quelque chose – et surtout **quelqu'un** – leur enflamme le cœur, rende leur cœur brûlant. Si nous, adultes, ne brûlons pas d'amour (d'agapè !) pour leur visage, pour leur vie, pour ce qu'ils sont et qu'ils ne savent peut-être pas, comment s'enflammeront-ils ? Jésus a été une torche pour celles et ceux qu'il rencontrait : "*Je suis venu jeter un feu sur la terre et combien je voudrais qu'il soit déjà allumé !*" (Lc 12,49). Jésus s'émerveillait de la "foi" de païens : le centurion romain, la syro-phénicienne... Il ne leur demandait pas de se convertir au Judaïsme ! Il révélait le visage d'un Dieu dont la seule volonté (cette volonté dont nous demandons, dans le *Notre Père*, qu'elle soit faite!) est que "*tous les humains soient sauvés*" (1 Ti 2,4). Que tous les humains soient saufs de ce qui les détruit, les opprime, les avilit, les relègue, les méprise, les amoindrit...

Si nous croyons au Dieu de Jésus Christ, alors nous devons croire aussi que, désormais, nous sommes le corps de ce Christ (1 Co 12,27), nous sommes sa présence dans le monde aujourd'hui. Et désormais, le lieu de Dieu, c'est notre corps qui est le "*temple du Souffle Saint*" (1 Co 6,19). Si nous avons quelque chose à transmettre, c'est cette présence aimante, inconditionnelle, toute tournée vers l'autre. La seule Parole que nous pouvons transmettre aux jeunes, c'est... nous-mêmes ! Avec, en notre bouche, cette question que Jésus pose à l'aveugle Bartimée : "*Que veux-tu que je fasse pour toi ?*" (Mc 10, 51b) Etrange question, en vérité : comme si un aveugle pouvait vouloir autre chose que de recouvrer la vue ! Jésus n'impose rien, il ne propose même rien, il ne prétend pas savoir ce qui est bon pour l'autre. Il se contente, si j'ose dire, de l'inviter à identifier, au plus profond de lui-même, quel est son désir profond, son désir de vie, ce désir que tout être humain porte en lui, même s'il ne le sait pas ou plus.

Le Dieu de Jésus Christ est Parent (comme dit l'exégète André MYRE), il est père et mère, il engendre, il met au monde notre être intérieur, comme le fait une sage-femme. Notre société l'a oublié, mais notre rôle d'éducatrices et éducateurs s'apparente à ce travail d'accouchement (le philosophe Socrate procédait par *maïeutique*, c'est-à-dire accouchement). Il s'agit d'**accompagner** les jeunes, pour les aider à découvrir et formuler leur désir vrai. Au Patro, les jeunes ont décidé, au terme d'un long processus de réflexion collective, que les aumôniers s'appelleraient désormais *accompagneurs* et

accompagnatrices de sens. Quelle formidable intuition, chez des jeunes dont la majorité se dit incroyante !...

"Les jeunes et le sens" : tel était le sujet de cette conférence. Je vous propose d'accompagner ces jeunes à tracer des chemins de sens. Sans enfermer ce sens, et sans nous renier non plus. "*Le souffle souffle où il veut et tu entends sa voix. Mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va...*" (Jn 3,8).

Le philosophe italien Antonio GRAMSCI écrivait : "*Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres*"⁸ Les monstres, nous en voyons hélas les contours. Mais l'espérance, la foi et l'agapè dont je me nourris dans la Parole, me font persister à penser que de la jeunesse pourra surgir du tout à fait neuf, un autre monde.

Myriam Tonus

⁸ GRAMSCI, A., *Cahiers de prison*